

1860

G. Cantegril

**ALPHABET
DES SOURDS-MUETS
POUR APPRENDRE À
CONVERSER AVEC
LES SOURDS-MUETS DE
TOUS LES PAYS CIVILISÉS
CONTENANT UNE NOTICE
BIBLIOGRAPHIQUE DE
L'ABBÉ DE L'ÉPÉE
PAR E. MOREL
ET UN DITHYRAMBE
DE PIERRE PÉLISSIER**

Domaine public

Éditions du Fox

PRÉSENTATION

Ce fascicule ne comporte pas le nom de l'auteur sur sa couverture, toutefois, en dernière pas de l'ouvrage il est imprimé : Cantegril, sourd-muet.

Il est composé de trois articles :

- l'alphabet des sourds-Muets qui lui est attribué, description inédite ;

et de deux autres articles déjà publié par ailleurs :

- une notice biographique sur l'abbé de l'Épée par feu E. Morel ;

- un dithyrambe « A l'abbé de l'Épée », par Pierre Pelissier.

Nous n'avons trouvé aucune information sur Cantegril. nous savons seulement qu'il est un sourd-muet de Toulouse et qu'il a publié, à Toulouse, une *Histoire de l'Education du sourd-muet*, en 1868. L'ouvrage serait visible à la bibliothèque de Toulouse.

ORIGINE DE L'ALPHABET MANUEL

On croit assez généralement que l'abbé de l'Épée étant le créateur de l'éducation des sourds-muets, il doit être aussi regardé comme l'inventeur de l'Alphabet manuel. C'est une erreur.

En Espagne, des écoliers, pour se soustraire à une règle trop sévère qui leur interdisait de se parler entre eux, imaginèrent de se communiquer réciproquement leurs idées au moyen de figures formées avec la main et représentant toutes les lettres de l'alphabet ; en procédant lettre par lettre, ils formaient les mots, et avec les mots les phrases. Ainsi ils éludaient la règle sans l'enfreindre.

Ce stratagème fut découvert par le directeur de la maison, qui le trouva très ingénieux et en fit part à un grand nombre de ses connaissances. Un libraire recueillit toutes les lettres de cet alphabet, les fit graver et les plaça en tête d'un livre ayant trait à l'éducation des sourds-muets ; il vendit ou fit présent de quelques exemplaires de cet ouvrage à un colporteur.

Un jour, pendant une séance publique, ce colporteur offrit un livre espagnol à l'abbé de l'Épée, l'assurant que s'il l'achetait, il rendrait un grand service à son possesseur. L'abbé de l'Épée s'excusa sur ce qu'il ne connaissait pas la langue espagnole. Cependant il prit le livre, et en l'ouvrant au hasard, il y trouva l'alphabet manuel. Il comprit aussitôt toute l'importance du service que ce livre pouvait rendre à la classe souffrante au soulagement de laquelle il s'était consacré, et il l'acheta.

Dans la suite, il perfectionna ces signes, les appropriant plus ou moins à la forme de nos caractères, et depuis ces signes sont devenus un des plus utiles moyens d'éducation.

Chez l'abbé de l'Épée, l'amour de l'humanité était une passion. Le hasard lui procura l'occasion de s'y livrer tout entier. Voici comment il raconte lui-même la cause qui le conduisit à se consacrer à l'éducation des sourds-muets :

« Le père Vanin, prêtre de la doctrine chrétienne, avait commencé l'éducation de deux sœurs jumelles, sourdes-muettes de naissance. Ce respectable ministre étant mort, ces deux pauvres filles se trouvèrent sans aucun secours, personne n'ayant voulu, pendant un temps assez long, entreprendre de continuer ou de recommencer cet ouvrage. Croyant donc que ces deux enfants vivraient et mourraient dans l'ignorance de leur religion, si je n'essayais pas de la leur apprendre, je fus touché de compassion pour elle et je dis qu'on pouvait me les amener, que j'y ferais tout mon possible. » Quelle touchante simplicité, unie à la charité la plus pure.

Déjà, avant l'abbé de l'Épée, quelques essais avaient été tentés pour l'instruction des sourds-muets. Pierre Ponce et Jean Bonnet en Espagne, Wallis et Burnet en Angleterre, Emmanuel Raamman en Hollande, Van-Helmont en Allemagne, Pereire et Ernaud en France, avaient instruit quelques sourds-muets isolés ; mais tous ces instituteurs avaient été dominés par ce préjugé : que, pour développer l'intelligence du sourd-muet, il faut lui apprendre à parler, et leurs travaux, se bornant au bienfait d'une éducation individuelle, n'ont produit aucun résultat général pour l'humanité. Lorsque l'abbé de l'Épée conçut sa généreuse pensée, il ignorait les faibles tentatives de ses prédécesseurs, et eussent-elles été à sa connaissance, il n'en resterait pas moins l'inventeur de l'art d'instruire les sourds-muets ; car, le premier, il a su l'asseoir sur sa véritable base ; le premier, il a su imprimer à son œuvre le caractère d'un bienfait général pour une classe nombreuse de la société.

s'agit, dit-il, de lui apprendre la langue française. Quelle sera la méthode la plus courte et la plus facile ? Ne sera-ce pas celle qui s'exprimera dans la langue à laquelle il est accoutumé et dans laquelle on peut dire que la nécessité l'a rendu expert ? En adoptant sa langue et en l'astreignant aux règles d'une méthode sensible, ne pourra-t-on pas facilement le conduire partout où l'on voudra ? » L'abbé de l'Épée s'empara donc du langage mimique, l'étendit, le perfectionna, le construisit sur le modèle de nos langues conventionnelles, et le fit servir au développement intellectuel de ses élèves et à l'interprétation des mots. Si, dans la formation de cette langue des signes méthodiques, il lui est échappé quelques erreurs, n'oublions pas l'immensité de la tâche qu'il avait entreprise : il ne s'agissait de rien moins que de faire pour les signes ce qu'une longue suite de générations avait fait pour nos langues artificielles ; et quel est le génie créateur qui ait su imprimer à ses découvertes le cachet de la perfection ?

Pendant que l'abbé de l'Épée se livrait à la création de sa méthode et à l'instruction de ses élèves, il eut à combattre les préjugés répandus sur l'état intellectuel du sourd-muet, et partagés par quelques théologiens et quelques philosophes. Dans l'intérêt de son œuvre, il fit paraître ses élèves dans des exercices publics, auxquels assistèrent des personnes distinguées, des savants de tous les pays, des princes, et bientôt les préventions firent place à l'admiration la plus méritée. Il eut aussi à combattre quelques instituteurs de sourds-muets : après avoir critiqué la dactylologie de Pereire, qui se renferma dans un silence absolu, il soutint une polémique plus sérieuse contre Heinicke, instituteur de Leipsig, et Nicolaï, membre de l'Académie de Berlin. Dans ces controverses, l'abbé de l'Épée déploya toute la franchise de son

caractère, et n'obtint pas toujours, de la part de ses antagonistes, les égards qu'il avait droit d'en attendre.

L'abbé de l'Épée a publié plusieurs écrits, qui contiennent l'exposition de sa méthode et la polémique qu'il eut à soutenir contre ses adversaires. En 1774, il fit imprimer le recueil des exercices soutenus par ses élèves, avec les lettres qu'il écrivait à un vieil ami d'enfance, qui était le confident de toutes ses pensées. En 1776, il publia sa méthode dans un ouvrage intitulé : *Institution des Sourds-Muets, par la voie des signes méthodiques*. En 1784, il fit paraître une seconde édition, sous ce titre : *La véritable manière d'instruire les Sourds-Muets, confirmée par une longue expérience*. Ces deux éditions peuvent, en quelques égards, être regardées comme deux écrits différents : chacun présente l'exposition de la méthode et les principes de l'art d'apprendre à parler aux sourds-muets, principes que l'auteur avait puisés, soit dans les ouvrages de Bonnet, Wallis et Amman, soit dans sa propre expérience ; mais la première édition contient, en outre, la discussion sur la dactylogie de Pereire, et la seconde est terminée par les pièces du procès avec Heinicke et Nicolai.

Inventeur d'un art si utile à l'humanité, l'abbé de l'Épée en fut encore le plus zélé promoteur. Sa sollicitude ne se borna pas aux sourds-muets de sa patrie, il devint encore l'apôtre de leurs frères d'infortune dans les autres pays ; c'est pour eux qu'il eut la patience d'apprendre plusieurs langues étrangères :

« Puissent, dit-il, ces différentes nations, ouvrir les yeux sur l'avantage qu'elles retireraient de l'établissement d'une école pour l'instruction des sourds-muets de leurs pays ! Je leur ai offert et je leur offre encore mes services, mais toujours à condition qu'elles n'oublieront pas que je n'en attends et que je n'en recevrai aucune récompense, de quelque nature qu'elle puisse être. »

Pendant son séjour à Paris, l'empereur Joseph II assista aux leçons de l'abbé de l'Épée. Frappé d'admiration, il lui offrit une abbaye dans ses États : « Je suis déjà vieux, répondit de l'Épée, si Votre Majesté veut du bien aux sourds-muets, ce n'est pas sur ma tête, déjà courbée vers la tombe, qu'il faut le placer, c'est sur l'œuvre même » L'empereur saisit la pensée de l'abbé de l'Épée ; il lui envoya l'abbé Storck, qui, après avoir recueilli les leçons de son digne maître, retourna dans sa patrie pour fonder l'institution des Sourds-Muets de Vienne.

En 1780, l'ambassadeur de Russie étant venu féliciter l'abbé de l'Épée de la part de l'impératrice Catherine, et lui offrir de riches présents : « Monsieur l'ambassadeur, répondit l'abbé, je ne reçois pas d'or ; mais dites à Sa Majesté que si mes travaux ont quelque droit à son estime, je ne lui demande pour toute faveur que de m'envoyer un sourd-muet que j'instruirai. » De semblables traits peignent mieux l'homme que ne le pourraient faire les paroles les plus éloquentes.

L'abbé de l'Épée aspirait à avoir des successeurs qui pussent propager et perpétuer son œuvre. Ces vœux d'une âme généreuse furent accomplis en partie. Un grand nombre d'instituteurs se formèrent auprès de lui et fondèrent ensuite des institutions dans divers pays. Parmi ses disciples, l'on distingue l'abbé Storck, à Vienne ; l'abbé Sylvestre, à Rome ; M. Ulrich, de Suisse ; MM. Danguo et Dalea, en Espagne ; MM. Dole et Guyot, en Hollande ; les abbés Sicard, Salvani et Huby, en France.

Trente sourds-muets étaient instruits gratuitement par l'abbé de l'Épée, à la fois l'instituteur et le père de ses élèves ; c'était lui qui pourvoyait à tous leurs besoins. Jouissant d'un revenu de douze mille livres, il s'imposait des privations pour en épargner à